

Édouard Glissant

TRADUIRE : RELIRE, RELIER
[conférence inaugurale]

Source : *Onzièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1994)*, Arles, Actes Sud, 1995, p. 25-29.

Conférence inaugurale d'Edouard Glissant

Monsieur le maire, monsieur le président, mesdames, messieurs,

Ne souriez pas si je vous dis que je suis pris de quelque mal-être, en ce moment où l'écrivain que je suis ose prendre la parole pour délirer un peu sur la traduction, devant une assemblée où il y a tant de traducteurs compétents, performants, mais aussi pointilleux et minutieux, et j'ai essayé de combattre ce mal-être, que je pressentais, bien sûr, en réduisant mon discours – moins on en dit, mieux cela vaut – mais aussi en le frappant de quelques formules d'opacité – vous connaissez mon penchant pour cette vertu de la littérature – et je vous prie de ne pas être trop, ou de n'être pas trop, interdits devant ces quelques propositions.

Les observations que je voudrais vous présenter à propos de l'art de la traduction s'articulent toutes autour de cet axiome, car c'en est véritablement un, qui régit, à mon sens, la production littéraire contemporaine. Nous n'écrivons plus aujourd'hui de manière monolingue, mais au contraire en présence de toutes les langues du monde.

La mondialisation de la littérature fait que nous n'avons pas besoin de connaître une langue pour nous situer dans le climat ou au moins la coloration qu'elle autorise et, plus généralement, que nous ne concevons pas une langue, seulement la langue que nous écrivons, mais le rapport qu'entretiennent toutes les langues du monde, dominantes ou menacées, généralisées ou enfermées dans leur seule aire de distribution, orale ou écrite, entre elles.

On s'apercevra peut-être que cette présence, démultipliée, détermine, non pas seulement des répercussions d'influence entre les langues elles-mêmes, dans les lieux de créolisation où elles se rencontrent par exemple, mais une nouvelle manière pour chacun d'utiliser la langue qui lui est donnée,

une manière ouverte, et qui permettra peut-être de toucher d'autres langues par le moyen, ou le détour, de ce que j'appelle un langage.

Un langage, c'est la manifestation de notre rapport à la langue, de notre attitude par rapport aux mots, de confiance ou de réserve, de production ou de silence, d'ouverture au monde ou de solitude, d'abandon aux techniques de l'oralité ou de resserrement autour des exigences séculaires de l'écriture, ou de symbiose entre ces deux dimensions.

Un langage est ainsi apparu, tramant à travers les langues, dans l'univers de la Caraïbe d'où je suis, peut-être de l'Amérique du Sud.

Alejo Carpentier me disait, quelque temps avant sa mort : "Nous autres, Caraïbéens, tu as raison de le souligner, nous écrivons en trois ou quatre langues différentes, mais nous avons le même langage."

L'art du conteur créole, fait de dérive en même temps que d'accumulation, cette façon baroque de la phrase et de la période, ces distorsions du discours où ce qui est inséré fonctionne comme une respiration naturelle, et les circularités du récit, et l'inlassable répétition du motif, tout cela converge de vrai en un langage qui court à travers les langues de la Caraïbe, anglaise, créole, espagnole ou française.

Et voyez le merveilleux, c'est que cette exploration d'un langage, par-delà les diverses langues utilisées et au-delà, ne pervertit en rien aucune d'elles et ajoute à chacune, les convoquant toutes en un point focal, un lieu de mystère ou de magie où, se rencontrant, elles se comprennent enfin.

Ce que toute traduction suggère désormais en son principe, par le passage même qu'elle fraie d'une langue à l'autre, c'est la virtualité de toutes les langues du monde. Et la traduction, pour cette même raison, est le signe et l'évidence que nous avons à concevoir, dans notre imaginaire, cette totalité des langues.

De même que l'écrivain réalise la totalité par la seule pratique de la langue d'expression, de même, le traducteur la manifeste par le passage d'une langue à une autre, confronté qu'il est à l'unicité de chacune de ces langues.

Mais tout comme, dans notre chaos-monde, on ne sauvera aucune langue du monde en laissant périr les autres, ainsi le traducteur, à mon sens, ne saurait-il établir une relation entre ces deux systèmes d'unicité, entre deux langues, sinon en présence désormais de toutes les autres, puissantes dans son imaginaire, quand même il n'en connaîtrait aucune.

Qu'est-ce à dire, sinon que la traduction invente un langage nécessaire, d'une langue à l'autre, commun aux deux, mais en quelque sorte imprévisible par rapport à chacune d'elles ?

Dans ce sens, la traduction est une véritable opération de créolisation, désormais une pratique nouvelle et imparable du précieux métissage culturel.

Art de l'imaginaire aspirant à la totalité-monde, art du croisement des métissages, art du vertige et de la salutaire errance, la traduction s'inscrit ainsi, et de plus en plus, dans la multiplicité même de notre monde.

Un signe en est le développement des traductions collectives, et presque des écoles de traduction, qui signifient la quête groupée de ces langages nouveaux, lesquels jettent des ponts et invitent à les passer ensemble.

Comme toute créolisation, la traduction met en parallèle et en symbiose deux réalités le plus souvent hétérogènes : la langue du texte originel et la langue du texte final. Mais le résultat ainsi obtenu ne se confond pas à la seule économie de cette seconde langue. Ce résultat est un langage de relation et, comme dans toute créolisation, une résultante imprévisible qui ajoute à l'une et l'autre langue.

J'ajoute que de nouveaux défis s'ouvrent, venant grossir le lot des tourments du traducteur, et qui concernent les langues qui, jusqu'ici, ont été maintenues tassées sur la face cachée de la terre, et qui font irruption désormais sur la grande scène du monde, langues orales qui confrontent tant de problèmes de fixation et de transcription. Les laisserons-nous s'étioler, les langues créoles, dont l'étude et la pratique éclairent tant sur la naissance des langues, langues créoles que nous pouvons dire composites, c'est-à-dire réellement langues et langages à la fois ?

Ce que le processus de traduction évoque ainsi, c'est le chatouillement du multilinguisme, qui n'est pas la simple connaissance de deux ou plusieurs langues, mais le renforcement en chacun de l'imaginaire des langues.

Ce multilinguisme nous fait peur, nous ne sommes pas armés pour, nous n'y appliquons qu'une faible partie des capacités de notre cerveau, nous n'y laissons pas fluer nos poétiques. Mais déjà nos enfants, quand ils sont placés en situation propice, communautés linguistiques de rue dans les villes des pays du Sud, microclimats culturels où des cultures et des langues se rencontrent, y avancent avec une certitude, une audace, une tranquillité qui nous stupéfient.

Le choc des langues, ainsi pratiqué par des locuteurs placés en situation de conflit, d'attraction, ou de dépassement, s'apparente aux fulgurations de la langue rimbaldienne et, loin d'attenter aux langues dont il s'agit, les enrichit.

Je vois la traduction comme une création autonome dans ce contexte, non pas seulement un art de la translation particulière, mais un art de la relation globale, bientôt aussi nécessaire dans

son parcours entre les langues que l'est la poésie ou l'art du récit dans l'exercice de chaque langue particulière.

Je dois répéter ici ce que j'ai déjà énoncé dans d'autres circonstances, car cela me paraît utile.

Dans notre panorama culturel, dans notre difficile exercice de la totalité-monde, il apparaît de plus en plus que nous devons renoncer aux pensées de système qui ont si bellement, mais si cruellement aussi, régi les histoires du monde, pensées que je dis continentales, pour leur poids, leur puissance, leurs possibilités de contrainte.

J'y oppose ce que j'appelle des pensées archipéliques, pensées fragiles certes, toujours menacées, mais accordées à l'infinie variété contradictoire de notre univers, pensées de l'errance où l'imaginaire rencontre le notionnel, pensées de la trace, et non pas de la route toute faite.

Or, j'observe que, de nos jours, à leur tour, les continents s'archipélisent. L'Europe, par exemple, s'archipélise, et ses régions se traduisent l'une à l'autre et l'une en l'autre. Dans les réunions internationales sur les langues auxquelles j'ai participé, en particulier, les réunions sur les langues régionales dans l'espace français, j'ai été frappé d'un phénomène tout à fait nouveau, c'est que ces langues : le breton, le catalan, le basque, l'alsacien, le créole, le provençal, pour une des premières fois à mon observation, non seulement, sont soucieuses de s'affirmer, mais sont soucieuses de se relier l'une à l'autre, d'ouvrir une solidarité, de se transformer en îles, mais non plus en îles isolées, en îles qui, ouvrant l'une sur l'autre, tendent à constituer un archipel. Les continents s'archipélisent.

La traduction est une des espèces parmi les plus importantes de cette nouvelle pensée archipélique.

Art de la fugue, d'une langue à l'autre, sans que la première s'efface tout à fait, et sans que la seconde renonce à se présenter. Mais aussi, art de la fugue, parce que chaque traduction, aujourd'hui, accompagne le réseau de toutes les traductions possibles, de toute langue en toute langue. Avec toute langue qui disparaît, disparaît certes une part de l'imaginaire humain. Avec toute langue qui est traduite s'enrichit cet imaginaire, de manière errante et fixe en même temps.

L'errance, c'est pour le poétique, et la fixité, c'est pour la technique du traducteur.

La traduction est fugue, c'est-à-dire si bellement, renoncement.

Ce qu'il faut peut-être le plus deviner dans l'acte de traduire, c'est la beauté de ce renoncement. Il est vrai que le poème, traduit dans une autre langue, laisse échapper de son rythme, de ses assonances, du hasard qui est à la fois l'accident et la permanence de l'écriture.

Mais il faut peut-être y consentir. Consentir à ce renoncement. Car je dirai que le renoncement est, dans la totalité-monde, la part de soi qu'on abandonne, en toute poésie, à l'Autre.

Je dirai que ce renoncement, quand il est étayé de raisons et d'inventions suffisantes, quand il débouche sur ce langage de partage dont j'ai parlé, est la pensée même de l'effleurement, la pensée archipélique par quoi nous recomposons et partageons les paysages du monde, pensée qui, contre toutes les pensées de système, nous enseigne l'incertain, le menacé, mais aussi la lumineuse intuition poétique, qui fixe si bien ces objets où nous avançons désormais.

La traduction, art de l'effleurement et de l'approche, est bien une pratique de la trace.

Contre l'absolue limitation de l'Être, l'art de la traduction concourt à amasser l'étendue de tous les étants du monde. Tracer dans les langues, c'est tracer dans l'imprévisible de notre désormais commune condition.

Aussi bien, la traduction, si elle porte à de généreux renoncements, connaît et éprouve d'autres possibles.

Elle permet de relire le texte, à la lumière de cette commune condition que j'ai dite, et que nous partageons. En ce sens, traduire, c'est précipiter un texte donné dans le tourbillon et l'errance de notre quête de la totalité-monde. C'est donc, aujourd'hui, relire ce texte, sans le rogner ni l'offusquer. C'est le lancer dans la relation globale. C'est aussi prévoir ou pressentir, ou au moins proposer, la place d'une autre langue, celle en quoi le texte original se transmue, dans cette relation.

Traduire, c'est en même temps relire et relier, mettre en dire et mettre en relation.

La fonction inventive et créatrice, créatrice de langage dans la langue, fait, à mon avis, que la traduction se multipliera de plus en plus comme un genre littéraire. C'est aux traducteurs eux-mêmes d'en trouver les repères fixes et non systématiques.

Vifs applaudissements.